

Emile Miller, géographe méconnu

Ludger Beauregard

Volume 8, numéro 3, mars 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/11209ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La Fédération des sociétés d'histoire du Québec

ISSN

1201-4710 (imprimé)

1923-2101 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beauregard, L. (2003). Emile Miller, géographe méconnu. *Histoire Québec*, 8(3), 15–17.

Émile Miller, géographe méconnu

Par LUDGER BEAUREGARD, géographe
Président de la Société d'histoire d'Outremont

La géographie et l'histoire demeureront toujours deux disciplines indissociables. C'est dans cet esprit que nous vous présentons une courte biographie du premier géographe québécois dont l'histoire vaut d'être connue. Disparu tragiquement très jeune, Émile Miller était porteur de grandes promesses. Nous avons ajouté en annexe au texte de M. Beauregard quelques passages tirés de la conclusion d'un ouvrage que Miller avait publié chez Beauchemin, en 1912, intitulé Terres et Peuples du Canada. C'est l'abbé Adélarde Desrosiers qui en avait rédigé la préface. On comprendra pourquoi à la lecture du texte qui suit. C'est d'ailleurs à cet abbé que nous avons emprunté la sentence liminaire.

Dans l'histoire du développement scientifique au Québec, il arrive qu'un autodidacte, qui a influencé l'évolution d'une discipline, reste méconnu et soit vite oublié. C'est le cas d'Émile Miller, précurseur du renouveau de la géographie dans sa conception et son enseignement au début du XX^e siècle.

Parcours personnel

Né à Saint-Placide (Deux-Montagnes) le 18 septembre 1884, Émile Miller complète ses études élémentaires à l'école du village et, de 14 à 16 ans, apprend le latin et le grec avec l'abbé J.-B. Beauchamp, curé de la paroisse. Son père l'inscrit ensuite à l'École de pharmacie de Montréal qu'il quitte brusquement deux ans plus tard pour s'embarquer sur un cargo en direction de l'Angleterre. Sa fugue de quelques mois le conduit en France, puis à pied en Belgique et aux Pays-Bas, où une vieille Hollandaise le recueille, lui soigne les pieds et le retourne au pays par l'entremise du consulat canadien.

Sa découverte du monde se termine aussi vite qu'amorcée! Cependant, avant son coup de tête, l'étudiant Émile avait



Émile Miller

composé un memento encyclopédique, sorte de précis de sciences naturelles et de connaissances pratiques, exposées sous 25 rubriques différentes comprenant au-delà de 8 000 articles. Cet ouvrage, conçu pour aider les étudiants en pharmacie, est publié en 1904 chez Lauzon, à Montréal (200 pages), sans connaître de succès.

Une fois débarqué au port de Montréal, son père le rentre directement à l'École Normale Jacques-Cartier, bien con-

nue de la famille, où il fait la connaissance de l'abbé Louis-Adélarde Desrosiers, qui venait de terminer des études supérieures en histoire et géographie à la Sorbonne. Les deux se lient d'amitié dès 1904 et le jeune professeur initie le nouveau normalien à la géographie des grands maîtres français qu'il avait entendus à Paris, les Vidal de la Blache et Marcel Dubois entre autres.

Les deux années qu'Émile Miller passe à l'École Normale sont déterminantes. Non seulement il y découvre la nouvelle géographie, mais il commence aussi à publier dans les journaux et les revues: il signe *Géographie illustrée du jeune âge* dans «l'Album universel» (*Monde illustré*) d'avril à juillet 1906, comprenant une douzaine d'articles, et une monographie de son village natal «Saint-Placide», le 4 août 1906, dans *La Patrie*.

Diplôme pédagogique en main, il tâte de l'enseignement primaire, sans s'y plaire, et de l'assurance. En 1908, il se marie et entre au service de la municipalité de DeLorimier où il compose une brochure sur le dit village modèle, qui sera annexé à Montréal l'année suivante. Émile Miller passe alors aux Archives de la Ville de Montréal où il produira une brochure sur les armoiries de la municipalité et entreprendra l'inventaire et le classement des cartes et des plans conservés aux archives.

Ses continuelles recherches en géographie lui permettent, en 1912, de publier, chez Beauchemin, à Montréal, *Terres et peuples du Canada* (192 pages), qui connaîtra une douzaine d'éditions, dont une en Belgique. Cet ouvrage, qui n'est pas un manuel, surprend favorablement la critique et lui vaut une bonne réputation. En 1913, il inaugure une série de cours de géographie au Monument National après avoir prononcé, dès 1910, des causeries géographiques à l'Union Catholique (société culturelle) avec projections lumineuses. Entre-temps, il avait écrit divers articles dans les journaux, notamment dans *Le Devoir*.

Ses écrits et ses conférences le font connaître dans le milieu montréalais et au-delà. En 1917, Émile Miller quitte les Archives de Montréal et passe à la Société

Saint-Jean-Baptiste, où il devient chef du secrétariat. Commence alors sa période la plus fertile et la plus marquante. Outre son travail de secrétaire, il s'occupe de l'organe

Appréciation

Émile Miller choisit d'être géographe, à 20 ans, option rarissime en son temps, et consacre ses grands talents d'orateur et d'écri-

préconise l'exemplification et même l'excursion à pied. Très soucieux du bon parler français, il enrichit le vocabulaire géographique jusqu'à le rendre savant au niveau universitaire.

Autodidacte et inlassable curieux, doué d'une mémoire fidèle, d'une imagination fertile, de la parole facile allant jusqu'à favoriser l'improvisation brillante, Émile Miller a éveillé ses auditoires à une nouvelle géographie devant remplacer la matière sèche et revêche alors enseignée dans les écoles et les collèges. Il a fait œuvre de pionnier que la plupart des intellectuels de son temps n'ont vraiment découverte et appréciée qu'après sa mort, et encore!

Les témoignages rendus à cette occasion par les Victor Morin, Gérard Malchelosse, Édouard Montpetit, entre autres, le révèlent très bien. L'historien Adélarde Desrosiers en a été le plus conscient. Il faudra attendre, 25 ans plus tard, la venue de Raoul Blanchard, le grand géographe de Grenoble, pour que la géographie scientifique prenne son véritable essor à Montréal.

Sources

Brouillette, Benoît, «Un pionnier de la géographie au Canada français», *Revue Canadienne de géographie*, IV, 1-2, 1950, p. 94-96.

Desrosiers, Adélarde, «Un géographe», *L'Action Française*, nov. 1922, p. 298-312.

Malchelosse, Gérard, «Émile Miller», *Le Terroir*, III, 8, 1922, p. 370-375.

Montpetit, Édouard, «Émile Miller», *Revue Trimestrielle Canadienne*, sept. 1922, p. 263-266.

Morin, Victor, «Émile Miller», *La Revue Nationale*, août 1922, p. 239.

Rouillard, Eugène, «Une perte pour la géographie canadienne, Émile Miller», *Bulletin de la Société de géographie de Québec*, vol. 4, n°4, 1922, p. 195.

Émile Miller écrivait en 1912...

Il importe que les Franco-Canadiens cessent d'être gênés dans leur croissance numérique et dans la conservation de leur individualité nationale. Non seulement



Émile Miller passa son enfance à deux pas de l'église du village de Saint-Placide. Photo: Gilles Boileau

de la société, *Le Petit Canadien* et, après 1919, *La Revue Nationale*; il organise des conférences et des concerts, donne des cours et édite *L'Oiseau Bleu*, une revue pour la jeunesse, en 1921.

Il devient professeur titulaire de géographie en 1920 à la nouvelle Faculté des lettres et à l'École des sciences sociales, économiques et politiques de l'Université de Montréal, où il enseignait déjà depuis quelques années. Il publie l'année suivante un second ouvrage significatif *Pour qu'on aime la géographie*, (Ducharme, Montréal, 1921, 242 pages). À cette époque, il alimente le *Bulletin de la Société de géographie de Québec* de plusieurs articles sous les titres de «*Quelques réflexions sur l'histoire de la géographie*» et de «*La découverte de la Terre*» entre 1919 et 1922.

Au cours de ses vacances passées au chalet de son grand ami, l'abbé Adélarde Desrosiers, à Contrecoeur, Émile Miller se noie dans les eaux du Saint-Laurent, le 3 août 1922, en essayant de sauver un de ses fils. Il meurt à 37 ans, en pleine vigueur intellectuelle et en pleine productivité, victime de son amour paternel. Six enfants lui survivent avec sa femme en détresse.

vain au renouvellement de la géographie. Bourreau de travail, chercheur infatigable, il produit à partir de 1904 une centaine de manuscrits (3 000 pages), 120 articles dans les journaux et les revues, huit ouvrages (1000 pages), dont deux sont posthumes: *Mon voyage autour du monde* (1923, 128 p.) et *Géographie générale* (1924, 330 p.); ce dernier grâce aux soins de son mentor et viel ami, Adélarde Desrosiers, alors principal de l'École Normale Jacques-Cartier.

S'il a été un bon secrétaire, il a été en outre un excellent communicateur et professeur. Autant doué pour la parole que l'écriture, il a abordé des thèmes originaux en géographie pour le temps, tels que la toponymie, les bons endroits de colonisation, la géographie régionale, la géographie humaine à la façon de Jean Brunhes, sa préférée!, la géographie, science raisonnée et explicative, la géographie, son domaine, sa méthode, ses applications, la géographie au service de l'histoire, l'histoire de la géographie, la géographie canadienne: connaître pour aimer son pays, etc.

Il s'est préoccupé non seulement du renouveau de la géographie, mais aussi de son enseignement. Dès 1911, il parle de didactique pour les écoles et les collèges et

l'histoire démontre qu'ils ont généreusement versé leur sang pour garder ce pays à la couronne britannique, lorsqu'il était attaqué par les Anglo-Saxons du midi – les révoltés de 1774 et les envahisseurs de 1812 – mais qu'après un siècle et demi de promiscuité commerciale et parlementaire, ces francophones n'ont rien, absolument rien à se reprocher à l'égard du vainqueur... Cependant l'Anglo-Saxon n'a, pour tout cela, rien perdu de sa rogue ni de son ambition assimilatrice.

Malgré leur prodigieux accroissement, sans le secours d'aucun appréciable apport de l'étranger, et en dépit même d'un exode aux États-Unis qui n'a cessé depuis 1830, la disproportion numérique des pionniers du Canada se fait écrasante. Dépassés par la province supérieure vers 1854, ils ne composent au lendemain de la confédération, que le tiers des coloniaux. Inutile pour eux d'espérer davantage dans l'esprit de justice d'une majorité qui ne cesse d'immoler à son profit les droits les plus incontestables de cette race pionnière.

Puisque les anglophones se montrent moins que jamais disposés à laisser grandir librement les Franco-Canadiens qui sont entrés dans le pacte fédératif sur la foi que chacun des leurs serait respecté, quelle attitude ceux-ci doivent-ils prendre? Si les Franco-Canadiens demeurent fidèles après un siècle et demi d'allégeance à la couronne britannique, son plus ferme rempart, elle le doit d'abord à la conservation de leurs caractères nationaux.

Des francophones forcés de s'expatrier

Si le pacte fédératif ne présente plus cette cohésion capable d'assurer la paix interne du Canada et d'en retarder la fatale pénétration par les États-Unis, la faute en est à la race anglo-saxonne qui a d'abord contraint les fils du Saint-Laurent à s'expatrier dès les premières décades du dix-neuvième siècle, qui n'a cessé de gêner leur libre accroissement et qui a pris ses fastidieuses protestations de loyauté pour autant de marques d'une capitulation morale.

Reconnaissons cependant que la longue hostilité des anglochtones à l'égard du Bas-Canada, depuis la cession, ne fut point vaine, puisqu'en leur fermant tout accès

aux Cantons de l'Est, il est émigré aux États de la Nouvelle-Angleterre, des contingents dont la descendance atteint le million, et puisqu'en peuplant le nouveau Canada d'éléments étrangers, ils l'ont fait avec l'ambition de noyer ces autres descendants de Québécois qui avaient cru au respect de leurs droits, où qu'ils habitent dans ce Dominion.

Ce million franco-américain qui résiste victorieusement à deux formidables ennemis – l'un négatif, l'ambiance *yankee*, l'autre agressif, l'anglicisation par le clergé irlandais qui refuse les prêtres de langue française – est à jamais perdu pour l'influence canadienne. Le Québec ferait mieux de les aider moralement, que d'entretenir l'espoir de les rapatrier, ce qui est une impossibilité géographique.

On ne saurait donc voir dans la constitution canadienne une autorité faisant des lois qui conviennent à chacun des groupes nationaux, étant donné leur langue, foi, mœurs et qualité propres. D'ailleurs le domaine de la législation sociale est essentiellement confié aux diverses provinces. Pour qu'une constitution soit durable, il faut que, mûrie par le temps, elle reflète



Au bout du quai, face au lac des Deux-Montagnes, il a dû rêver de grands voyages... Photo: Gilles Boileau

les traditions populaires. Elle ne saurait donc convenir à deux races contrastantes, ni résulter d'une délibération, comme il en est de celle de 1867 qui reste provisoire, n'existe que sur le papier et que l'on viole selon les passions et les intérêts immédiats des gouvernants...

Les droits de la minorité bafoués

C'est en vain que les droits de la minorité furent inscrits dans le British North America Act; la Confédération ne s'est maintenue qu'au prix des plus odieuses immolations.

Que les Franco-Canadiens ne l'oublient pas: le monde – l'anglo-saxon surtout – n'accorde pas grand respect au peuple qui se contente d'avoir de solides vertus domestiques, sans oser paraître fort au grand jour. D'ailleurs, il n'est pas nécessaire de sortir d'Amérique pour constater qu'une race ne s'aurait s'oublier longtemps sans trouver sa ruine.

Le Canada français aura le sort qu'il aura mérité

S'il doit mourir, pourquoi donc cet énervement des luttes sociales, ce fardeau de deux langues, obstacles à une vie aisée? Pourquoi ne pas ouvrir toute grande et dès maintenant la digue à l'anglicisation qui se fera complète après deux générations?

S'il doit survivre, plus d'atermoiements, ni de compromis, mais une parfaite solidarité dans la revendication énergique de ses droits, un renforcement des richesses et des caractères nationaux.

Ainsi se réalisera pour le Laurentien aux humbles commencements et dont les actions enluminent chacune des pages de l'histoire de l'Amérique boréale, son épauvement sur un vaste territoire géographiquement autonome.

Émile Miller, 1912